



Les transferts culturels dans le monde catholique

Jean-Marc Grégoire

Volume 80, Number 1-2, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027066ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027066ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, J.-M. (2014). Les transferts culturels dans le monde catholique. *Études d'histoire religieuse*, 80(1-2), 65–73. <https://doi.org/10.7202/1027066ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Les transferts culturels dans le monde catholique

Jean-Marc Grégoire
Directeur
Centre Missionnaire Mariannahill

On ne plonge pas dans une autre société sans préparation. Sinon, on peut mal interpréter ses codes culturels et ses pratiques. J'ose donner un exemple plutôt grossier. Quand les premiers Blancs sont entrés en contact avec des populations de brousse en Afrique, bien des Européens « bien éduqués » ont été scandalisés de voir que les Africains se mouchaient par terre, le doigt sur le nez, et laissaient le soleil brûler ce dont ils gratifiaient la Mère Terre. Quand ces mêmes Africains ont vu des Blancs sortir de leur poche un beau tissu blanc, s'y moucher puis remettre ce « trésor » dans leur poche, ils furent profondément étonnés. Ils trouvaient cette façon de faire hautement répugnante alors que les êtres « civilisés » que nous sommes jugions qu'il s'agissait d'un procédé noble et de bonne éducation que nous pouvions nous attendre à voir pratiquer partout. La rencontre avec une autre culture, si elle n'est pas bien préparée, est source d'une multitude d'incompréhensions, de mal-interprétations et d'ambiguïtés. Déjà, en étant bien préparés, nous sommes tout de même exposés à vivre un choc culturel.

1. Les conditions préalables

Il y a quelques conditions à remplir, je crois, avant d'aller à la rencontre d'une autre culture.

La première est de cultiver une attitude de profond respect. J'ai trop vu de gens mal préparés aller ailleurs vivre un « trip » personnel, et se comporter de façon tout à fait honteuse, en faisant là ce qu'ils n'oseraient devant leurs compatriotes.

La rencontre d'une autre culture est fondamentalement une question de communication et de compréhension mutuelle. Le premier instrument de communication est la langue. C'est pourquoi je juge nécessaire de faire un

effort particulier pour apprendre les rudiments de la langue des gens que nous allons rencontrer. Naturellement, je ne parle pas de courts séjours de vacances à Cuba ou ailleurs. Mais même pour des séjours d'un ou deux mois que j'ai organisés avec des jeunes d'ici, j'exigeais un apprentissage sérieux de la langue.

Ayant été moi-même professeur d'histoire, je juge très important, pour mieux comprendre un peuple, de connaître assez bien son histoire. Ceci aide énormément à mieux interpréter ses particularités culturelles et on peut éviter ainsi bien des mal-interprétations parfois grossières. D'ailleurs, il devrait en être ainsi pour notre propre culture si bien que, parfois, il m'apparaît que nous souffrons d'une profonde crise identitaire.

2. Les formations offertes au Centre missionnaire Mariannahill

Au Centre missionnaire Mariannahill, nous avons préparé plusieurs groupes de jeunes et de moins jeunes, y compris bon nombre de missionnaires laïques, à s'intégrer pour un temps dans une autre culture. Chaque départ était précédé d'une longue période de formation et de discernement. En plus d'insister sur les conditions préalables, nous élaborions, ensemble, un code d'éthique, en sachant que nos comportements culturels nord-américains ne sont pas toujours convenables ailleurs, que ce soit du point de vue du vêtement, des rapports humains et de la nourriture, entre autres. Là encore, il s'agit d'une question de respect.

Nos formations visaient aussi à mieux préparer les partants à vivre le choc culturel, en général inévitable.

Finalement, nous expliquions les différentes étapes que traversent les gens qui passent un certain temps dans une autre culture. En général, la première, qu'on peut appeler « lune de miel », est suivie d'une « descente aux enfers » au cours de laquelle tout est remis en question ; peu à peu un certain « équilibre » s'établit quand des liens significatifs se tissent avec les gens rencontrés, et finalement il faut bien envisager le retour chez soi avec tous les « deuils » que cela peut représenter. Ce n'est pas tout. Il arrive parfois que le « choc de retour » soit plus difficile que celui vécu à l'arrivée.

3. Mes expériences interculturelles dans des pays soumis à des dictatures

Je vous fais part maintenant de certaines de mes expériences interculturelles, bien personnelles, dans quelques-uns des pays où je suis passé.

AFRIQUE DU SUD (RSA). Ma communauté a la particularité d'avoir été fondée en Afrique du Sud. En 1972, je m'y rends comme jeune missionnaire. Je suis affecté à une paroisse de brousse à la frontière de

l'actuel Lesotho. J'arrive dans un pays qui a institutionnalisé un régime d'apartheid, c'est-à-dire de séparation des Noirs d'avec les Blancs. Les Noirs sont considérés par la minorité blanche dominante comme des sous-humains se situant quelque part entre l'animal et l'homme. Un Noir ne peut fréquenter une école blanche. Dans les bureaux de postes, il y a une porte pour les Blancs, une porte pour les Noirs. Les Noirs, après avoir servi les Blancs durant le jour dans les villes, doivent se retirer le soir dans les zones «noires», ou Bantousthans, qui entourent celles-ci. C'est le pays au monde où on retrouve alors la plus grande disparité entre riches et démunis et où, à l'époque, se pratique un apartheid dur. Rien de plus offensant pour la majorité noire qu'un tel régime. Tous les analystes politiques prévoient un terrible bain de sang dans un avenir plus ou moins rapproché, seule manière apparemment de s'en libérer. Il n'est pas difficile de comprendre que dans pareil contexte culturel le Blanc qui arrive doive affronter un regard particulier sur lui-même. La connaissance de l'histoire du pays est essentielle pour ne pas se limiter à des analyses primaires et stupides et alimenter des préjugés distordus sinon injustes envers toute une partie de la population.

Ceci dit, je me rends compte de la grande diversité culturelle du pays, que je ne dois pas réduire de façon simpliste au monde «des Blancs» et à celui «des Noirs». Ma communauté, d'abord établie dans le Zululand (la région de Durban), s'est rapidement impliquée ailleurs, en particulier chez les Xhosas et les Basothos. Je suis envoyé chez les Basothos, qui ont une culture bien différente des Zoulous et des Xhosas. Une des particularités de celle-ci est le rite d'initiation. À la différence des autres ethnies, les Basothos pratiquent encore des meurtres rituels au cours de ce rite de passage. L'Église a bien essayé de christianiser celui-ci, mais comme elle touchait là à un aspect culturel très important il y eut pas mal de tensions et de résistances. Ce fut donc un élément de mon choc culturel.

Dans ce pays, autre exemple, il est normal à l'époque que nous, les Blancs, ne cirions pas nous-mêmes nos chaussures. On les met sur le seuil de la porte et quelqu'un de la communauté noire s'en charge, tout comme de bien d'autres tâches serviles. Il est très invitant de considérer ces pratiques comme normales et on peut s'y habituer très vite. Donc je dois résister à cette tentation malsaine. Nous pouvons nous attendre à des façons de faire qui peuvent surprendre et déstabiliser. Ça fait partie du choc culturel. Un jour, alors que je circule dans les campagnes, je vois toute une série d'enfants bien alignés, nus, qui armés de bâtons courent vers l'avant. Intrigué, je me demande ce qui se passe. J'apprends alors que ces enfants chassent les souris des champs qui nourriront la famille. Au début, j'imagine avec dédain qu'on puisse manger des souris.

Enfin, dans ce contexte particulier d'apartheid, l'effort d'apprendre la langue est le premier à faire pour se faire accepter.

HAÏTI. De 1977 à 1984, alors que j’enseigne au collège Saint-Augustin de Cap-Rouge, au Québec, j’organise avec un père Oblat une série d’expériences de sensibilisation missionnaire pour les étudiants. En plus des missionnaires Oblats, nous avons comme partenaires en Haïti les Montfortains, les missionnaires de la Charité et d’autres communautés missionnaires. Ces expériences très exigeantes nous entraînent loin dans l’arrière-pays. Je marche alors presque tout le pays, du sud au nord. À l’occasion, je demeure plus longtemps sur le terrain afin de remplacer un missionnaire qui a besoin d’un moment de repos.

Là aussi règne un régime d’oppression particulier, celui des Duvalier. Nous devons passer bien des check-points contrôlés par des tontons macoutes. Plus d’une fois ceux-ci exigent nos documents; ils font alors semblant de les lire, ce qu’on remarque au fait qu’ils les tiennent à l’envers, révélant ainsi malgré eux leur illettrisme. Or, tout ridicules qu’ils puissent nous paraître, ils n’en sont pas moins menaçants.

Personnellement, ce qui me frappe alors le plus, culturellement parlant, est la découverte d’un peuple dominé par une mentalité magique qui s’enracine en particulier dans la pratique du vaudou. Aucun phénomène ne s’explique de façon naturelle, en commençant par la mort. Il y a toujours un mauvais sort qui pend au-dessus de la tête. Les prêtres vaudous, dit « bocors », ont un pouvoir extraordinaire de manipulation des populations et voilà aussi une belle façon de s’enrichir aux dépens des plus pauvres.

Mais ce qui me déstabilise le plus est la rencontre de l’immense pauvreté, parfois insoutenable. À cette époque il y a, au Québec, beaucoup de grèves dans le secteur public. Lorsque je reviens ici et que j’entends des gens hurler d’indignation, à la télé, parce qu’ils ne gagnent que 22,50 \$ de l’heure alors qu’en Ontario on en gagne 24 pour le même type de travail, je deviens vert. En Haïti, on n’a alors même pas 2 \$ par jour pour faire vivre sa famille. De même lorsque j’entends mes étudiants critiquer la nourriture, pourtant très abondante, dont ils disposent. Inutile de dire qu’une profonde indignation, à l’occasion, m’emporte littéralement.

PHILIPPINES. En 1985, alors que je suis responsable du mouvement Jeunesse du Monde dans le diocèse de Sherbrooke, la direction nationale me demande d’accompagner aux Philippines un groupe de jeunes très impliqués dans leur milieu. À l’époque, le mouvement est présent dans tous les diocèses du Québec et connaît un dynamisme peu commun. Jeunesse du Monde a développé un réseau élargi de collaborations internationales avec plusieurs partenaires locaux. Comme missionnaires de Mariannahill, nous en comptons plusieurs dans les années 1980 parmi les nombreux mouvements, surtout de jeunes, qui luttent pour plus de justice et de liberté aux Philippines. Ces jeunes sont prêts à donner leur vie pour cet idéal. Voilà quelque chose qui

nous touche profondément. Ils sont beaucoup plus politisés que nos jeunes du Québec. La veille de notre retour, nous les retrouvons au cœur de Manille, la capitale, lors d'une manifestation monstre contre le régime de Ferdinand Marcos. L'armée arrive avec tout son arsenal. Voyant cela, nous nous retirons. Nous ne pouvons placer nos jeunes dans une situation de risque. Les jeunes Philippins restent. En 1986, Marcos sera contraint de s'exiler.

NICARAGUA. En 1991, je suis responsable de notre nouveau Centre missionnaire Mariannahill à Sherbrooke. Comme beaucoup de laïques, à l'époque, sentent depuis longtemps un appel à vivre un engagement missionnaire, je mets sur pied avec les Sœurs missionnaires Notre-Dame-des-Anges une session de discernement afin d'aider ces laïques à vérifier l'authenticité de leur appel. Nous adaptons une session de discernement développée par les Prêtres des Missions étrangères de Montréal avec d'autres congrégations missionnaires. La nôtre dure un an. Dans les premières années, entre 10 à 15 personnes s'y inscrivent chaque année. Nous envoyons des gens dans plusieurs pays, dont le Nicaragua. Notre partenaire est alors le Centre Romero mis sur pied par Jacques Giroux, un missionnaire du Sacré-Cœur. Ce centre s'inspire alors clairement de la théologie de la libération. Nous achetons deux petites maisons, humbles, pour que nos missionnaires laïques puissent vivre au milieu de gens de conditions modestes. Il s'agit donc d'une intégration culturelle très poussée et très exigeante. Ce qui fait que je dois moi-même mieux connaître le peuple nicaraguayen, avec sa culture particulière.

Ce peuple a été marqué par sa longue lutte contre la dictature somoziste. Nous arrivons peu après la victoire du régime sandiniste qui, en peu de temps, va faire faire au pays des avancées considérables sur le plan de l'éducation, de la santé et de l'agriculture. Tout ceci pour dire qu'il est impossible de comprendre ce peuple, sa culture, sans bien connaître son histoire, sa lutte vers la liberté.

Il est donc arrivé que mes engagements m'aient conduit dans des pays qui ont connu de célèbres dictatures, que ce soit en Afrique du Sud, en Haïti, aux Philippines ou au Nicaragua. Dans tous ces pays, ce sont les jeunes qui ont été les facteurs principaux de changement. Les personnes âgées de 30 ans et moins y forment partout la grande majorité de la population. Qu'on le veuille ou non, ce facteur teinte profondément leur réalité culturelle.

4. Autres expériences interculturelles en Amérique latine

VENEZUELA. Au Venezuela, au tournant des années 2000, nous avons aussi été associés à un projet de laïcat missionnaire mis sur pied par les Sœurs des saints cœurs de Jésus et de Marie (CIFJ) de Joliette. Comme nous avons accueilli, pour fins d'études doctorales, un jeune prêtre vénézuélien,

nous avons organisé quelques expériences de rencontres interculturelles et de partage avec les gens de sa paroisse. Il existe un contraste frappant entre riches et pauvres, entre un centre-ville moderne et plein de richesse et son immense anneau de pauvreté accroché sur les montagnes qui entourent Caracas, la capitale ; cependant, nous n'avons pas vu là la misère rencontrée en Haïti ou en d'autres pays. Le Venezuela est un pays riche en ressources naturelles de toutes sortes, dont le pétrole. Nous y avons rencontré un peuple obnubilé par le rêve américain. Beaucoup de gens, surtout avant l'arrivée au pouvoir d'Hugo Chavez, allaient du côté de Miami faire d'importants achats soit pour des besoins personnels, soit pour fournir leur commerce. Plusieurs vols aériens par jour faisaient la navette entre Caracas et Miami. Le véritable défi, pour nous, fut de vivre dans les familles, ce qui nous a obligés à un dépassement de soi parfois surhumain en raison des conditions très modestes dans lesquelles nous avons été plongés. Le défi fut surtout du côté de l'hygiène, mais en même temps nous avons fait l'expérience d'un accueil extraordinaire et chaleureux.

MEXIQUE. Principalement à Mexico et à Chihuahua, c'est auprès des enfants de la rue que nous nous sommes impliqués avec nos groupes de jeunes. Il s'agit d'une réalité troublante. Il est très difficile de sortir des enfants qui vivent dans la rue même s'ils sont objets de toutes sortes d'exploitation. Ils jouissent d'une liberté à laquelle ils ont bien de la difficulté à renoncer pour retrouver une vie meilleure. Il faut procéder par étapes. Le monde des enfants de la rue est un monde culturel en soi. Nous avons été en contact avec des maisons d'accueil et d'intégration sociale mises sur pied par les Salésiens et qui font un travail extraordinaire auprès de ces enfants. Nous avons aussi rencontré un prêtre espagnol qui a consacré sa vie à la réinsertion des enfants de la rue à la société conventionnelle. Il était un vrai prophète. Il était une figure bien connue au Mexique grâce à son originalité, à sa force de caractère et à son don de soi. On le nommait familièrement le père Chinchachoma. Il avait 26 maisons d'accueil et de réinsertion sociale. Il pouvait faire des miracles avec ces jeunes. Bon nombre d'entre eux ont pu sortir de la rue et devenir des professionnels ayant réussi avec éclat leur vie, en tant que médecins, avocats ou dans d'autres métiers. Un jour, il m'a demandé d'organiser un séjour au Canada pour les 24 plus méritants de ses jeunes. Il lui fallait quand même exercer un contrôle très précis sur eux d'autant qu'il avait accepté qu'on leur fasse vivre une expérience d'accueil et de partage dans quelques-unes de nos familles québécoises. Il ne pouvait se permettre d'en échapper aucun dans la « nature ».

À Chihuahua également, nous nous sommes impliqués auprès des enfants de la rue dont certains appartenaient à la nation indienne des Tarahumaras, la plus importante de la région, qui vit dans les montagnes afin de se mêler le moins possible aux Blancs. Ces Indiens ont une culture tout

à fait particulière. Ils sont reconnus pour être les coureurs les plus rapides et résistants du monde.

PÉROU. Le Centre missionnaire Mariannahill est membre du Carrefour de solidarité de Sherbrooke. De plus, nous avons des partenaires dans la région de Chiclayo, au nord, en particulier avec les missionnaires des Saints-Apôtres, fondés par le père Eusèbe Ménard. Ainsi, nous sommes en mesure de soutenir à la fois des projets de développement et des projets de laïcité missionnaire. Ce que nous faisons depuis un certain temps déjà.

Dans un premier temps, à l'automne 2009, nous envoyons des missionnaires laïques, d'abord à La Ramada, petit village de producteurs de riz, puis à El Palto, petit village très éloigné dans la région andine. La production de café y est la première ressource.

Grâce au dynamisme extraordinaire d'Étienne Desmarais, un jeune missionnaire, les petits producteurs de toutes sortes (riz, café, artisanat...) sont invités à se mettre ensemble, à former des coopératives et à prendre en main leur destinée. Mais avant de courir pour réaliser ceci ou cela, Étienne prend plus d'un an pour vivre avec eux, les écouter, les comprendre. Puis, peu à peu, il les conduit à prendre en main leur propre destinée. Ceci ne se fait pas sans résistance ni sans menaces de la part de ceux qui les exploitent. Nous arrivons trop souvent avec nos solutions toute faites qui, fréquemment, ne sont que des coups d'épée dans l'eau. Jusqu'alors, les petits producteurs du nord du Pérou sont sans défense et se font exploiter de façon éhontée. Étienne fonde à Chiclayo la Pro-A, un organisme de regroupement de coopératives qui rayonne maintenant dans tout le nord du Pérou. Le principal défi est donc de rétablir une certaine justice sociale et de développer une prise en charge par les gens de leur propre destinée. A Chiclayo, j'ai présidé, avec Étienne, à la fondation d'une coopérative de café. Les gens ont pris le contrôle de toutes les étapes de la production, de la transformation et de la mise en marché de leur café. Aujourd'hui, la coopérative Juan Marco d'El Palto (JUMARP) exporte plusieurs tonnes de café en Amérique... et même dans la région de Sherbrooke. Les gens, maintenant, ont une vie meilleure, leurs enfants peuvent poursuivre des études supérieures, les infrastructures du village sont améliorées (routes, écoles, présence d'un médecin, internet, etc.). Les gens ont retrouvé leur dignité. Au lieu d'aller grossir l'immense poche de pauvreté qui entoure Lima, ils se réinvestissent maintenant dans leur propre communauté. Voilà le principal objectif de la mission.

Pour mieux connaître le milieu, j'ai moi-même vécu dans des familles, ce qui m'a obligé toujours à beaucoup de dépassement. En même temps, ce mode de vie permet de vivre une solidarité, une amitié avec les populations locales qu'il est plus difficile de transposer ici. Les conditions parfois précaires nous obligent à un plus grand rapprochement, à une plus grande

solidarité. En un mot, culturellement, l'individualisme et le consumérisme nord-américains y trouvent moins de place. Le Pérou est peut-être le pays où nous sommes allés le plus loin dans la solidarité entre les peuples, dans des relations culturelles significatives, enrichissantes et durables.

5. Des expériences interculturelles au cœur même du monde familial

ROME. De 2007 à 2011, je suis responsable de notre maison généralice à Rome. Nous sommes une trentaine de personnes à y vivre, réparties en deux groupes. Une partie de la maison est occupée par ma congrégation, les Missionnaires de Mariannahill, et l'autre les Missionnaires du Précieux-Sang qui ont le même fondateur que nous. La maison appartient à ma congrégation. Dans la vie de tous les jours, il y a beaucoup de choses en commun dont la vie de prière, les repas... Je suis responsable de l'ensemble de la maison. Nous formons une communauté des plus multiculturelles. Les 30 personnes appartiennent à une vingtaine d'ethnies différentes. Je suis le seul d'expression française et le seul d'Amérique. Mon principal défi est donc de comprendre, d'accueillir et de respecter cette mosaïque culturelle, tout en remplissant mes responsabilités quotidiennes. Venir d'Afrique, d'Asie, d'Europe ou d'Amérique c'est déjà appartenir à des univers culturels bien différents. Ce que je retiens de cette expérience unique et, en même temps si enrichissante, c'est la tentation plus ou moins consciente d'un des groupes de jouer un rôle dominant. Ce fut le cas avec les personnes d'origine germanique. Or, dès le départ, je n'ai donné aucune chance à un groupe en particulier de s'imposer aux autres et de se considérer comme la référence culturelle. Je me suis rendu compte que c'est ce que je devais faire pour le bien de l'ensemble. Car c'est ce qui arrive parfois dans la relation entre les peuples : chercher à imposer sa culture aux autres.

PARRAINAGE DE RÉFUGIÉS ET PASTORALE INTER-CULTURELLE. Jusqu'en 2007, j'ai été pendant une quinzaine d'années responsable de parrainage et d'accueil de réfugiés pour ma congrégation. J'ai parrainé et nous avons accueilli des gens de tous les coins du globe, que ce soit de l'Asie, de l'ancienne République Soviétique, de l'Afrique, de l'Amérique latine. J'ai touché un peu du doigt toutes sortes de situations tout aussi dramatiques les unes que les autres. Ce qu'il y a de commun et qui dépasse la culture, c'est ce désir, si longtemps espéré, d'arriver dans un lieu, un pays, où on puisse enfin vivre en paix et mener une vie normale. Bien sûr, dans la façon de s'adapter, il peut y avoir une grande différence d'une culture à l'autre. Il y a des gens qui ne savent pas comment faire fonctionner nos appareils ménagers, notre système téléphonique et qui très souvent ont la surprise de recevoir des comptes téléphoniques de plusieurs centaines de dollars. Il y en a qui ne savent pas comment fonctionne notre

système bancaire, celui des transports en commun, etc. En plus du problème de la langue, il s'agit d'un défi d'apprentissage qui semble au départ presque insurmontable. Peu à peu, avec beaucoup de patience, ils y arrivent. Les enfants, eux, s'intègrent en général très rapidement, ce qui cause un grand choc générationnel et culturel entre parents et enfants. Sherbrooke accueille beaucoup d'immigrants mais, pour un bon nombre, ils finissent par partir vers Montréal, Toronto, et maintenant vers l'Ouest canadien afin de trouver du travail et faire vivre leur famille. Plus de la moitié des gens que j'ai parrainés vivent désormais dans des grands centres.

Depuis un an, je suis responsable de la pastorale interculturelle et des personnes issues de l'immigration du diocèse de Sherbrooke. Bien sûr, le contact avec ces personnes prend une couleur différente selon les cultures. Actuellement, à Sherbrooke, nous accueillons beaucoup de Bouthanais. Or, il s'agit d'un des groupes culturels qui a le plus grand fossé culturel à traverser pour s'intégrer à son nouveau milieu. Ils viennent d'un pays qui n'a connu la télévision que depuis une vingtaine d'années. La plupart sont issus d'un milieu rural très traditionnel. Le plus difficile est l'apprentissage du français, d'autant que beaucoup d'entre eux sont illettrés.

* * *

Malgré nos différences culturelles, nous partageons tous la même humanité et les mêmes besoins fondamentaux. Il reste que pour bien comprendre l'autre, il faut apprendre à décoder son univers culturel. Sinon, on fait face à un mur d'incompréhension.